

« Discours religieux dans les médias : radicalisme, terrorisme et culture de la paix »

Communication présentée par

**Bacary Domingo Mané, journaliste, chef du Desk politique de Sud Quotidien
Chargé de cours à l'Issic)**

INTRODUCTION

Le thème qui est soumis à notre réflexion, appelle quelques remarques.

D'abord, il est trop général, une sorte de sujet fourre-tout avec la difficulté qu'on ne sait pas par quel bout commencer. Ensuite, chaque terme du sujet peut à lui seul faire l'objet d'une communication, tellement les notions alignées sont controversées.

Au fond, de quels discours religieux et médias parle-t-on ? Cette question suggère une autre : de quelle religion s'agit-il ? A quelle réalité renvoient les vocables de « radicalisme » et de « terrorisme » ? Ces deux notions sont-elles proches ? La seconde est-elle une sorte d'accomplissement ou de champ d'application pour la première ? Que signifie culture de la paix ? Comment ce concept devient-il réalité ? En d'autres termes, comment transformer les idées et idéaux que renferme l'expression « culture de la paix » en politiques publiques et en actes individuels qui, partout, changent la vie ?

Ces interrogations nous donnent une idée de la complexité, mais surtout de l'importance du sujet qui est, depuis les attentats du 11 septembre 2001, au cœur de l'actualité mondiale.

Dans ce travail nous avons délibérément mis l'accent sur le discours religieux islamique pour coller au thème principal du Colloque, sans occulter le discours chrétiens qui constitue une réalité dans les médias, surtout Sénégalais.

Mais que disons-nous quand nous disons terrorisme, radicalisme et culture de la paix ? Nous nous ferons le devoir de définir dans la première partie de ce travail ces notions, sans avoir la prétention d'en épuiser le sens. Dans la deuxième, nous parlerons du type de rapport que les médias occidentaux et américains entretiennent avec le discours religieux islamique. La troisième partie est consacrée au traitement du discours religieux par les médias Sénégalais qui développent une véritable culture de la paix

DEFINITION DES NOTIONS CLES : TERRORISME, RADICALISME ET CULTURE DE PAIX

Il faut commencer par s'interroger sur la définition du **terrorisme**. A ce propos, deux "écoles" s'affrontent. L'une le définit en fonction des acteurs des agressions ; l'autre, en fonction des agressions elles-mêmes.

Cette notion est définie comme tout acte qui sort du cadre d'une guerre "normale", emploie une violence extrême et trouve sa motivation dans des buts politiques quels qu'il soient, simples, sophistiqués ou idéologiques.

Paul Dumouchel (1) appréhende le terrorisme comme « la poursuite de la politique par d'autres moyens que des moyens politiques et, tout comme dans le cas de la guerre ces autres moyens sont essentiellement des moyens violents. C'est plus ou moins cette définition que l'on trouve dans l'Encyclopédie Hachette : « *Le terrorisme désigne soit des actes violents - sabotages, attentats, assassinats, prises d'otages... - commis pour des motifs politiques par des individus isolés ou organisés, soit un régime de violence créé et utilisé par un gouvernement qui cherche à conserver le pouvoir face à des ennemis intérieurs ou extérieurs* ».

Le terrorisme est alors la poursuite d'une politique particulière par des moyens qui remettent en cause les règles existantes du débat politique. Et contrairement à la guerre où les combattants sont clairement identifiés, le terrorisme est un « *conflit entre un gouvernement et des groupes clandestins, plus ou moins connus selon le cas, où la dissimulation et la confusion entre civils et combattants sont la règle plutôt que l'exception et qui connaît rarement une conclusion explicite* » (2). C'est pourquoi, comme l'a fait remarquer Jean-Pierre Derriennic (3) « *En parlant de « guerre contre le terrorisme », on prend trois risques : leurs (aux terroristes) accorder la dignité qui est traditionnellement celle du soldat dans une guerre, créer dans le public, l'attente d'une victoire finale qui ne pourra être atteinte ; et se tromper soi-même dans le choix des méthodes d'actions efficaces* ».

Radicalisme

Etymologiquement, le **radicalisme** est une attitude intellectuelle consistant à reprendre les questions à partir du commencement, à leur racine.

Une attitude qui consiste à privilégier les solutions extrêmes, de rupture, ou à opter pour une grande rigueur.

Appliqué maintenant au discours islamique, le radicalisme renvoie à l'islam originel, tel que vécu par le Prophète (Psl). On pourrait être tenté de dire qu'il est né de la persistance de la mauvaise gouvernance dans les monarchies arabes du golfe, du gaspillage et la persistance de la misère dans certaines régions du Proche et du Moyen orient comme le Yémen, l'Egypte, l'Algérie etc. Il est plus ou moins ce contraste né de la tolérance prônée par certains chercheurs sur l'islam dont elle est l'un des fondements et d'un certain mépris des règles démocratiques dans des pays de plus en plus jeunes et dotés de grandes universités modernes.

Nous pourrions, à la suite de Madame Bouzar (4) attribuer, le radicalisme à l'ensemble d'un mouvement religieux musulman, quelle que soit son obédience. Aujourd'hui, elle croit fondamentalement que: « *c'est la nature de la relation à la religion – en l'occurrence*

à l'islam – qui fait la radicalité. »

La Culture de la paix

La Charte des Nations Unies définit la « **culture de la paix** » comme « *l'ensemble des valeurs, des attitudes, des traditions, des comportements et des modes de vie fondés sur: l'adhésion aux principes de liberté, de justice, de démocratie, de tolérance, de solidarité, de coopération, du pluralisme, de la diversité culturelle, du dialogue et de la compréhension à tous les niveaux de la société et entre les nations; et encouragés par un environnement national et international favorisant la paix et dont l'instauration dépend d'un environnement national et international propice* ». Et l'article 2 de la même Charte précise que l'épanouissement d'une culture de la paix est fondé sur la transformation des valeurs, des attitudes et des comportements de telle sorte qu'ils contribuent à promouvoir la paix entre les individus, les groupes et les nations.

La culture de la paix suppose alors un effort généralisé pour modifier les modes de pensée et d'action afin de promouvoir la paix. Elle renvoie à une façon d'être, de faire et de vivre au sein d'une société, ancrée profondément dans les consciences et les attitudes.

Discours religieux dans la presse occidentale et américaine : le choc des civilisations

Il existe plusieurs types de discours religieux à l'intérieure d'une même communauté religieuse. Et les médias qui les reproduisent ne le font pas innocemment, surtout pour l'Islam. Le regard posé par les médias, surtout occidentaux et américains sur ces discours religieux islamiques est souvent très chargé de préjugés nourris et entretenus par des sociétés occidentales et américaines qui assimilent l'islam à la violence. Il existe une islamophobie qui charrie une haine et une intolérance à l'égard des communautés religieuses musulmanes. Le constat est que ces médias occidentaux, depuis les années 1990, ont largement souscrit à l'idée d'une « menace islamique ». Et les attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis sont venus renforcer ce sentiment. L'islam est ainsi assimilé à la religion du mal, des terroristes, de ceux qui tuent des innocents. Le « diable » qui avait élu domicile dans les territoires communistes, s'est exilé depuis la chute du mur de Berlin pour aménager dans les pays du Golfe ou au Moyen Orient. C'est sous ce prisme déformant que les occidentaux et les américains lisent la réalité islamique.

Déjà en 1986, quinze ans avant les attentats qui ont réduit en gravas les deux tours jumelles du World Trade Center, on pouvait lire dans le New York Times : « *Le*

fondamentalisme musulman devient la menace principale à la paix globale et à la sécurité. Cette menace est semblable à celle du nazisme et du fascisme dans les années trente et à celle des communistes dans les années cinquante. ». Le même journal titre, un an après, « *La menace rouge est partie, maintenant nous faisons face à l'islam* ». Ce canard n'a pas non plus hésité à dire de l'islamisme radical qu'il est « *plus proche par l'esprit de mouvement tels que le communisme et le fascisme que de religions traditionnelles.* »

Mais depuis les événements malheureux du 11 septembre, l'on a remarqué que les Etats-Unis s'intéressent de plus en plus à l'Islam. Mais il y a un aspect négatif, selon le Pr Souleymane Bachir Diagne (5), dans ce regain d'intérêt qui est la peur de l'islam. Quelques ouvrages qui cherchent des titres un peu sensationnels sont apparus après les attentats du 11 septembre, avec des titres comme : **Qu'est-ce qui a mal tourné dans l'islam ? Pourquoi ils nous haïssent ?** « Les gens sont allés vers l'islam en se disant : écoutez, on va regarder cette religion et qu'est-ce qui dans cette religion explique qu'ils nous haïssent. Voilà un aspect, c'est ce que j'appelle « l'intérêt négatif ». Cependant, il heureux, dit-il, de voir que cet intérêt négatif, souvent d'ailleurs, tourne en un intérêt positif : « *J'en sais quelque chose, moi qui suis dans les milieux universitaires où j'enseigne, entre autres choses, l'histoire de la philosophie dans le monde islamique. On m'a demandé d'enseigner des aspects qui expliquent l'islam. J'ai des classes absolument pleines, remplies à ras bord d'étudiants avides de connaissances qui veulent découvrir cette religion* ».

Le philosophe explique ce regain d'intérêt des américains pour l'islam par deux choses : « il y a une espèce d'islamophobie latente dans les sociétés occidentales en général et je rappelle, dans « islamophobie », phobie veut dire deux choses : il y a l'aspect de peur, il peut y avoir un aspect de haine ». Mais, il y a surtout un aspect de peur qui explique la haine ». Cette peur a été sentie à la lecture de certains éditoriaux de journaux américains, lors de la prestation de serment du premier député américain musulman qui a posé la main sur le Coran. « *Le congrès a parfaitement célébré le nouveau collègue et la nouvelle speaker du congrès, Nancy Pellozi, a tenu à être présente quand ce député a prêté serment avec le Coran. C'est une excellente chose. Mais d'un autre côté, vous avez toutes les réactions de ceux qui ont vu quelque chose d'intolérable en disant : voilà quelqu'un qui va prêter serment sur un Livre au nom duquel des gens ont attaqué les Etats-Unis. Mais, il est heureux de constater qu'une sorte de curiosité positive l'emporte et c'est cela mon point de vue. Peut-être qu'il est biaisé parce que je vis dans un milieu universitaire où les gens ont l'habitude de réfléchir et sont profondément pluralistes et aiment embrasser toutes les différences* ». La même peur du discours religieux islamique est présente dans les médias occidentaux et cela, bien avant le 11 septembre. En France, par exemple, on pouvait lire sous la plume du journaliste Philippe Azziz, de l'hebdomadaire Le Point : « *La menace majeure qui pèse désormais sur la sécurité intérieure et extérieure du pays est là. Les jeunes beurs de la deuxième génération, séduits par cet islam, sont de nationalité française. L'influence grandissante des thèses islamistes s'explique, bien sûr parle chômage, l'échec scolaire, la ghettoïsation*

*grandissante des immigrés musulmans mais aussi par l'implantation dans les banlieues des réseaux secret du FIS algérien et du mouvement tunisien Ennahdha éradiqué par le Président Ben Ali. » Plus tard, le même journal publie un dossier intitulé : « **Terrorisme : les secrets de la toile islamiste** ».*

Récemment, c'est le port du voile dans le milieu scolaire qui a suscité les débats. Cinq intellectuels de gauche, Élisabeth de Fontenay, Catherine Kingsler, Élisabeth Badinter, Régis Debray et Alain Finkielkraut, ont pris position dans un document intitulé « **Prof, ne capitulons pas !** ». « *Nous sommes à la veille d'un effondrement de l'école laïque qui va entraîner un effondrement de la République* ». Quant au journal Express, il enfonce le clou : « *Enfin, la rumeur court. Des professeurs, eux-mêmes souvent des Françaises converties, commencent à porter le voile pendant leurs heures d'enseignement. Nous sommes à la veille d'un effondrement de l'école laïque qui va entraîner un effondrement de la République* ». Et pour parler comme Alain Gresh (Islam et Média), il y a quelque chose de commun à toutes les visions, à la fois américaines et européennes. « *Quand on parle de l'islam, on élimine plus ou moins automatiquement l'espace et le temps.* » . Il poursuit en soutenant : « *Quand un journaliste, à la télévision, dit «L'islam», il ne dit rien du tout, mais il a l'impression qu'il dit quelque chose et le spectateur a l'impression qu'il a compris quelque chose. De quoi parle-t-il ? De la religion ou de la civilisation ? De l'islam aujourd'hui ou de l'islam du VIIe siècle ? De l'islam indonésien ou de l'islam algérien, de l'islam égyptien ? Là il y a réellement quelque chose lié au fonctionnement des médias lors d'un journal télévisé, compte tenu de la manière dont il fonctionne, vous ne pouvez pas passer cinq minutes à expliquer ce dont vous parlez. De plus, il y a quelques chances pour que le journaliste ne sache pas lui-même de quoi il parle. Donc, si on n'essaye pas de développer une vision complexe de ce dont on parle, en prenant en compte l'histoire, l'espace et le temps, on restera enfermé dans une vision très schématique* ».

Dounia Bouzar, membre du Conseil du culte musulman en France, fait pratiquement le même constat en relevant ces deux types de discours : « *celui des médias qui réduisent l'Islam à une référence ne pouvant mener qu'à un résultat négatif, voire dangereux, et celui de certains groupuscules dénommés salafistes qui prônent une lecture littérale hostile à toute valeur moderne* ».

Au niveau de la production du discours médiatique, Richard Godin(6) de l'Université de Moncton (Canada), grâce à l'analyse anthropologique et sémiologique de contenus d'échantillons de bulletins de nouvelles, a montré comment, lors de la couverture journalistique des événements du 11 septembre, la chaîne canadienne française d'information continue (RDI) a édifié le mythe d'un Ben Laden « bouc émissaire » à partir non seulement d'une construction manichéenne opposant « Péril islamique » et « civilisation occidentale », mais par le biais également de tout un rituel médiatique et une trame narrative que les téléspectateurs reçoivent religieusement « *Cet aspect liturgique qui met l'accent sur les événements sans faire référence, ni à ce qui les précède, ni à ce qui va suivre, permet de légitimer la parole officielle qui allègue la thèse du choc de deux civilisations* », a-t-il souligné dans sa communication.

Il y a que la presse occidentale et américaine commet la même maladresse en traitant l'information liée aux conflits au Proche et au Moyen Orient, et même dans les balkans. Le journaliste Sénégalais Mame Lesss Camara (7) avait écrit, il y a quelques années pour s'étonner de « l'ethnisation » de l'Islam par la presse d'Outre Mer. Quand les balkans ont éclaté, dit-il, on a parlé de communautés Serbes, Bosniaques et musulmanes. Mais pour lui, le dénominateur n'est pas commun entre des gens que l'on désigne du point de vue de leur appartenance ethnique et des gens que l'on stigmatise parce qu'ils ont une communauté de croyance religieuse. « *Ce sont des maladresses d'une presse occidentale inculte ou en tout cas peu attentive à ces questions. On parlait de tant de musulmans tués contre tant de Serbes tués. Et tout cela a donné aux musulmans le sentiment qu'on s'acharne sur eux, notamment avec les caricatures du Prophète Mohammed (PS), que les occidentaux se moquent d'eux* », dit-il.

Ajoutons que dans ces médias, on a vu apparaître une série de termes ou de notions qui font référence au champ lexical islamique tel que djihad, fatwa, da'wa, ... et que beaucoup de journalistes utilisent sans savoir exactement la circonscription de leurs définitions et les conséquences de leur emploi dans le psyché collectif. Il en est de même pour des mots islamiste ou salafiste.

Le monde selon Al-Jazira et Al-Manar : La réplique arabe

La communauté musulmane, notamment arabe, a elle aussi cherché à réagir à cette façon de traiter le discours islamique et toutes autres informations venant du monde arabe. Georges Bush a déjà désigné « L'Axe du Mal » et les médias arabes ont apporté la réponse à la campagne de désinformation des américains et des occidentaux. Une vraie bataille de l'opinion s'engage. Et une télévision comme Al-Jazira (La Péninsule) sera créée avec l'arrivée en 1996, à la tête du Qatar, du jeune émir et néolibéral, Hamad Ben Khalifa Al-Thani. Dans son ouvrage, « Al-Jazira, le miroir rebelle et ambigu du monde arabe », l'universitaire Olfa Lamloum(8), codirectrice de la revue Confluences Méditerranée affirme : « *Animés par l'ambition de produire une information plurielle affranchie de la censure, les trois courants s'accordent pour appréhender la conflictualité dans l'espace arabe à travers une approche nationaliste panarabe, pour dénoncer la politique que mènent les Etats-Unis, et pour rendre visibles la demande démocratique et la contestation des régimes en place* ». Et d'ajouter : « *Al-Jazira fonctionne comme un lieu d'expression du public auquel elle s'adresse. Elle cherche à rendre compte de ses revendications, de ses aspirations et de ses frustrations, ainsi que de sa perception fantasmée ou réelle de l'hostilité extérieure* ».

En effet, la teneur dominante des programmes d'Al Jazira dans la chronique de la guerre contre le terrorisme, telle que la mènent Georges Bush et ses stratèges néoconservateurs, a constamment été, selon Claude Mejean (9) (Al-Jazira, un nouvel

Quant à la télévision nationale, dès sa naissance en 1973, a tout de suite continué ce que faisait la radio. C'est un fait d'histoire, la télévision est née de façon inattendue au Sénégal. C'était une télévision test de l'Unesco qui a servi de support pour diffuser les jeux olympiques de 1972. C'est à la suite de cela qu'elle a été maintenue. Elle n'était pas pensée avant d'être mise en œuvre, c'est pourquoi elle ne pouvait produire des programmes spécifiques de télévision. Ainsi donc, on a un peu transféré la radio à la télévision et on a montré des gens qui parlaient à la radio, un peu ce que Walf Tv fait aujourd'hui. La télévision a tout de suite hérité de ce que faisait la radio, c'est-à-dire les émissions religieuses. Ces dernières sont les reflets médiatiques de manifestations fréquentes, régulières qui consistent en chants religieux, « Gamou » et qui se font partout à travers le pays. Ces émissions font partie des événements qui rythment non seulement la vie de l'islam, mais celle des communautés sociales qui s'organisent pour avoir ce genre de manifestations.

Donc, le discours religieux est permanent dans les médias audiovisuels, parce qu'il a un public qui est déjà préparé par le calendrier même de manifestations religieuses. La Télévision nationale consacre ainsi la soirée du jeudi aux musulmans et la matinée du dimanche aux chrétiens.

En effet, les radios privées qui sont arrivées au début des années 90, se sont trouvées devant la nécessité de disputer vite au service public qui existait déjà, les médias d'Etat, son l'auditoire. Elles en feront plus et autrement que dans le service public. De telle sorte qu'aujourd'hui, l'équilibre de programmes de radios est fondé sur un trépieds composé essentiellement de trois éléments : l'information, musique et la religion. Donc, la religion acquiert non pas seulement un statut de rubrique des programmes, mais c'est une colonne qui assure la stabilité des radios.

Ainsi, il y a les envoyés des différents courants de pensées, des écoles ou des confréries, qui viennent démarcher, à titre individuel, mais au profit de leur communauté, des tranches d'antenne pour parler au public.

Avec les radios privées, arrivent de nouveaux personnages, des prédicateurs indépendants des confréries et qui, par leur audace, conquièrent très vite le public. Ils lui font découvrir un islam, au-delà de nos formes traditionnelles que nous connaissons, très indépendant dans son énoncé.

Disons que sous Léopold Sédar Senghor, par exemple, on ne pouvait considérer ceux qui n'appartiennent pas à la religion musulmane comme des ennemis de l'Islam. Mais avec l'avènement des médias privés, notamment les radios, on voit des prédicateurs qui, du point de vue du culte, sont très radicaux. C'est des gens qui vous disent : « *si vous ne priez pas, vous allez en enfer* ». Et ils vous décrivent le feu de l'enfer qui consumera le corps des mécréants avec un détail qui donne des sueurs froides. Leurs prédécesseurs eux, étaient plus pondérés.

C'est également des gens qui remettent en cause le mode d'organisation des confréries et assurent quand même une gestion assez concertée et peu conflictuelle de l'Islam. Mais dès l'instant où l'on écarte les confréries, on va droit dans un Islam très profond du point de vue de l'historicité de courants de pensées, mais assez étranger à la conception que les Sénégalais se font de cette religion. Et ces courants de pensées sont parfois

porteurs de violence qu'ils ont hérité de leur histoire et que l'on veut désormais porter comme une manière de faire et de se comporter pour les musulmans Sénégalais. Cela pose problème. Les médias de façon indifférenciée véhiculent tous ces messages. C'est ainsi que les prédicateurs peuvent être scindés en deux groupes : consensuels et les radicaux. Pour l'instant, on n'est pas à un niveau d'explosion du discours radical. Il est encore rampant. Il s'agit de faire en sorte qu'il ne soit pas le discours dominant. Ce discours a trouvé une nouvelle source d'alimentation pour se radicaliser. Avec les guerres menées par les Américains en Afghanistan, en Irak, avec le comportement des militaires américains qui sont entrés avec leurs bottes dans des mosquées à Karbala, qui fait partie des lieux mythiques de l'Islam. Tout cela a été capté par ces prédicateurs radicaux comme les indicateurs qui permettent de construire le nouvel ennemi de l'Islam : c'est l'Amérique triomphante et toutes les coalitions construites autour des Usa qui sont conçues comme des agressions contre l'Islam. Il y a là une sorte de rencontre des extrêmes. Il est sûr que la Coalition américaine est inspirée au moins d'une certaine méfiance ou d'une haine de l'Islam, même si, pour des raisons diplomatiques, on fait tout pour arrondir les angles.

Cette « agression » rencontre l'agrément de prédicateurs extrémistes qui trouvent dans la cupidité des membres de la Coalition de nouvelles sources d'énergie, non pas seulement pour justifier la radicalisation de leur discours, mais pour l'élargir à ce que font les américains, en la réduisant non seulement à une attaque contre une partie des musulmans, mais contre l'Islam. Tous ces films américains fondés sur la diabolisation de l'Islam, en sont une parfaite illustration du discours américain et occidental de l'Islam. Le diable communiste étant mort, américains et occidentaux ont vite fait de fabriquer le « monstre » ou le « diable islam ». Tout cela fait que l'actualité alimente ce discours radical, et le rend d'autant plus dangereux que cette actualité en est la justification. L'enfer, c'est les autres, pour parler comme le philosophe Français, Jean Paul Satre. Certains actes commentés suscitent tellement l'indignation d'abord de certains prédicateurs des médias que les chefs de confréries traditionnelles sont obligés de réagir pour dire leur désapprobation et condamner. Ce fut le cas avec les caricatures du Prophète qui ont suscité l'indignation dans le monde musulman et les médias sénégalais ont relayé ce discours condamnant la « provocation occidentale ». Donc l'Islam traditionnel confrérique subit les coups de boutoirs à la fois de l'actualité et de son traitement amplifié.

Médias et religieux : connivence ou méfiance ?

Le rapport entre les médias et la religion est complexe. Et historiquement cela a été d'abord un rapport presque de continuation de chants religieux, de narration d'histoire religieuse qu'on appelle « waraté » et il n'y avait pas comme tel des problématiques d'actualité qui étaient posées et dissertées. Mais ce sont les radios privées – cela a commencé avec SUD FM, avant de s'élargir à Walf FM, puis Dunya - qui ont donné un volume incroyable à la religion (presque tous les prédicateurs y sont passés). Et l'on a noté deux types de discours, au moins : un discours de convenance qui a toujours été

celui de renforcement de convictions, narration des histoires du Prophète (Psl) ; montrer en quoi la SUNNAH ou la vie du Prophète a été et est une source inépuisable pour que les musulmans soient meilleurs. Cet islam n'est pas un islam guerrier. Ce qu'on donnait à entendre dans ces émissions était plus destiné à améliorer le culte, le sentiment d'appartenance et d'adhésion à la religion et surtout en quoi l'exemplarité du Prophète inspire et doit inspirer nos vies ou notre manière d'être dans le monde.

L'autre discours, c'est celui qui se sert de l'islam pour analyser l'actualité.

Maintenant ce qui se passe est que toutes les radios ont des émissions. L'idée qui est apparue depuis la fin des années 90 c'est qu'on ne peut pas comprendre le monde autrement qu'à travers le prisme de l'Islam. Et dès l'instant où l'Islam n'est plus culte ou religion, mais également principe d'analyse, de perception et de compréhension du monde, donc de comportement par rapport aux événements qui agitent la planète, bien entendu l'interprétation risque de prendre le pas sur une lecture plus sereine. Et c'est ce qui est en germe actuellement. Cela fait le lit du fondamentalisme, de l'intolérance

Il y a une idée qui existe dans la tête des occidentaux : le 11 septembre a été une date de rupture dans la production des messages musulmans. Et les occidentaux et les américains ont tellement été traumatisés qu'ils sont passés de l'hypothèse à la réalité. Mais il faut dire que les médias sénégalais et africains en général ont condamné les attentats du 11 septembre, en ramenant plutôt l'Islam à ce principe de respect des droits de l'homme.

En effet, la quête de l'information forte pousse les médias à être très sélectifs dans les sermons du vendredi. Ils sont plutôt séduits par les sermons hors norme. Ce qui est normal n'a pas de sens pour les médias en général. Le sens s'acquiert dans l'exagération qui est assignée à tel ou tel événement. Rien d'étonnant si les sermons de l'imam Ndiour (qui n'est même pas l'imam principal de Thiès, localité située à quelques dizaines de kilomètres de Dakar), pour ne prendre que cet exemple, sont fortement relayés. Il en est de même pour les autres tenants du discours religieux radical sur l'actualité nationale ou internationale.

De plus en plus le religieux se prononce sur les questions politiques, prend souvent des positions tranchées à l'égard du régime. Soit, c'est un discours de soutien aux actions du gouvernement, soit un discours critique à l'égard de la politique de l'Etat. Il existe même un discours intermédiaire, soucieux de l'unité nationale. Les sermons du regretté Maoudo Sylla, (imam Ratib de la grande mosquée de Dakar, décédé) raisonnent encore dans les esprits des reporters qui avaient l'habitude de couvrir les prières de Korité et de Tabaski.

Il faut souligner que les guides religieux les plus impliqués politiquement, sont rarement ceux qui sont au sommet. A ce stade (au sommet) on est consensuel, ouvert, et on ne veut pas exclure une partie de la communauté nationale. Mais les marabouts intermédiaires qui assurent souvent le lien entre le sommet religieux et la base des croyants, eux adhèrent dans des partis, se font élire député et quand leur communauté n'est pas suffisamment servie, ils le font savoir aux tenants du pouvoir. Le risque, c'est lorsque les engagements de ces chefs religieux intermédiaires sont traduits par leurs fidèles, via les médias, comme des injonctions ou des commandements. Ils adhèrent tout

de suite à la cause politique du chef religieux, mais en tant que fidèles. Et comme l'a dit Mame Less Camara (14), « ils investissent le champ polémique par excellence qu'est le champ politique avec des schémas d'obéissance et de consensus qui sont les schémas en œuvre dans les confréries et les organisations religieuses. De sorte qu'ils ne peuvent pas admettre eux, qui obéissent et se soumettent, que le chef religieux soit l'objet de controverse ; que ce qu'il dit soit remis en cause, que l'on se moque de lui ou qu'on le tourne en dérision. Et c'est cela qui introduit des risques de violence. On a vu les talibés de Béthio Thioune s'attaquer aux journalistes parce qu'ils les considéraient comme ceux qui colportaient ou amplifiaient tous les éléments de disgrâce à l'endroit des chefs religieux ».

Médias, producteurs ou reproducteurs de discours religieux ?

Les médias sénégalais ne produisent pas le discours religieux. Ils constituent plutôt des sortes de plateforme d'amplification du discours totalement allogène par rapport à la ligne éditoriale. Aucun contrôle ne se fait a priori dans la diffusion des émissions religieuses. La rédaction n'exerce aucune censure sur le contenu des émissions des prédicateurs qui choisissent eux-mêmes leurs sujets du jour.

« S'il y a un contrôle, il se fait a posteriori et il ne se fait que s'il y a un dérapage qui a suscité l'émoi du public ou au sein de la radio. Mais de manière générale, les prédicateurs musulmans comme chrétiens, sont propriétaires de leurs discours ou ne tiennent pas leurs discours du Directeur de la radio. Il arrive que le propriétaire soit dans des relations à la fois de reconnaissance et d'échange de bons procédés avec des confréries ou des chefs religieux. Et ces derniers exploitent cette relation pour placer leurs talibés comme prédicateurs au niveau des radios.

Certains des prédicateurs ne donnent pas de contenu a priori à leur émission. Avant de passer à l'antenne, ils vont voir le marabout, qui dicte au prédicateur talibé le discours qu'il veut qu'il tienne à la radio lors de sa prochaine émission. Donc, c'est quasiment une projection du marabout, de ses intérêts, de ses conflits, de ses points de vue qui sont prises en charge et assumés par la radio », fait remarquer le Directeur de la Radio Océan, (15)

Islamologues et pasteurs véhiculent les énoncés sur la religion et sa pratique dans les radios de la place. Ces interventions ciblées restent dans le cadre purement religieux. Les jours et heures de grande diffusion renseignent sur les fins : instruire les pratiquants, chercher à réintégrer d'autres hommes et femmes en rupture avec la religion, essayer d'en recruter d'autres. Le moment aussi est bien choisi dans les plages horaires offertes par les radios et télévisions : la nuit du jeudi et le vendredi pour les musulmans, la journée du dimanche pour les chrétiens. La presse écrite relaye très rarement dans ses colonnes ce type de discours.

Le discours religieux amplifié par les médias audiovisuels peut aussi ne l'être que de surface. La religion sert juste de prétexte pour lancer des messages politiques, donner

des « Ndigël » (directives aux fidèles) . Les « gamous, magal-meeting » ou les « chants-religieux-meeting » diffusés largement à la Radio et à la Télévision nationale du Sénégal et dans des médias « publics » de certains pays en sont l'illustration la plus parfaite. Ce discours « religieux » est celui des serviteurs du Prince et épouse les contours de la propagande politique. La religion est ainsi instrumentalisée pour le compte des dignitaires du régime et du premier d'entre eux le chef de l'Etat. Ces éloges largement amplifiés par les médias dits du service public ne sont pas des messages de paix. Tout au contraire. Abscons, ils versent plutôt dans le culte de la personnalité et le clientélisme. Et ont du mal à trouver un canal de diffusion à travers les radios et télévisions privées qui, par contre, offrent des temps d'antenne conséquents aux émissions purement religieuses...

En effet, l'assassinat des quatre touristes français tués en Mauritanie, pour ne prendre que cet exemple, par les fondamentalistes supposés appartenir à Al Qaida, illustre la « passivité » des médias sénégalais par rapport au discours religieux. La presse n'a pas fait un travail à la fois d'investigation sur les origines, l'implantation, les ramifications d'Al Qaida en Mauritanie. Or, ce qui existe dans ce pays a nécessairement un écho au Sénégal. Il serait bon de voir pourquoi les gens qui ont tué des personnes, apparemment innocentes, au nom de l'Islam, ont pensé que le Sénégal devraient leur servir de refuge ? Notre pays est-il en train de servir de base de repli à des mouvements pour l'instant assez difficile à percevoir ?

C'est un problème de la presse Sénégalaise d'avoir traité exclusivement cette question comme une sorte de fait divers international alors que la proximité du pays d'origine, des présumés assassins et aussi les liens historiques qu'il y a entre ce pays et le notre, devraient servir d'éléments de départ à une investigation pour savoir ce qui se passe.

Quand le Journaliste traverse le miroir.

Le discours religieux révèle une autre réalité dans les médias sénégalais : cette propension du journaliste à afficher son appartenance confrérique, alors qu'il est en plein reportage, oubliant ainsi sa mission première, celle d'informer juste et vrai sans projeter son image ou ses convictions religieuses ou autres dans l'information qu'il livre. Hélas, on remarque, à l'occasion de grandes manifestations religieuses, comme le Magal de Touba, le Mawouloud de Tivaoune, le Gamou de Ndiassane ou de Médina Baye etc, le journaliste laisse de côté le lexique journalistique pour puiser dans le registre religieux, en faisant usage de mots de dévotion. Il y a là une sorte de conflit de rôle, puisque le journaliste s'efface devant le croyant ou le talibé. Il traverse allègrement le miroir, se confond à la foule des croyants parce que le journaliste s'est glissé dans la peau du croyant. C'est le cas lors du dernier Magal 2007 où des confrères de la Télévision nationale ont porté l'accoutrement « Mouride » (« Ndiass (mélange de tissus), le Bay laye), alors qu'ils étaient en plein reportage, en direct sur la télévision publique.

Chaque confrérie à ses « journalistes ». La confrérie Layenne a son reporter en la personne du très talentueux Malaye Diop de la Télévision nationale. La confrérie Tidiane,

c'est un Maoudo Faye de la radio Sud Fm , Ahmed Bachir kounta de la Télévision pour les Kounta Kounta, etc.

Tous ces journalistes montent sur leurs grands chevaux à l'occasion des manifestations de ces confréries.

On relève d'abord la composition avec laquelle la presse se comporte généralement vis-à-vis du pouvoir religieux, surtout confrérique. N'importe quelle ville est qualifiée de « sainte » et le plus petit marabout est considéré comme un « saint homme ». Pourtant les saints ne courent pas les rues. Même Médine, qui abrite le tombeau du prophète Mohammed (Psl), ni même La Mecque, avec sa Kaaba extraordinaire, ne sont considérées par les autorités saoudiennes comme des villes saintes. Ce qu'il y a de saint là-bas, ce sont la mosquée de Médine ainsi que la Kaaba et sa Pierre Noire, d'où l'appellation « Lieux Saints de l'Islam ». D'ailleurs, l'appellation officielle du roi d'Arabie saoudite est « gardien des deux Saintes Mosquées ». On ne les entend pas dire gardiens des deux villes saintes...

Beaucoup de journalistes se considèrent d'abord comme talibés. Ils perdent, par conséquent, tout esprit critique. Mais surtout, devant leur marabout ou devant n'importe quel quidam qui se présente comme tel, ils se prosternent littéralement et prennent pour argent comptant tout ce qu'il leur dit. Ils manquent également d'esprit critique en ce sens qu'il suffit qu'un individu quelconque soit descendant d'une figure religieuse pour être reconnu marabout ou saint. Exemple : il suffit de s'appeler Haïdara pour être considéré comme un chérif, c-à-d un descendant du Prophète et être vénéré comme tel. De la même façon, un Mbacké, un Sy ou un Tall, etc. se voient presque partout dérouler le tapis rouge, soi-disant parce qu'ils descendraient de saints hommes (ou de saintes femmes) et qu'ils seraient supérieurs aux autres mortels ordinaires que nous sommes.

Certes, la religion dans ses aspects culturel, social, explique que des gens soient prisonniers de ces relations ou des références qu'ils veulent bien se donner. Dans ce cas, on comprend qu'un journaliste mouride ne puisse pas rendre compte des travers qui peuvent se manifester dans sa confrérie. Les pouvoirs religieux exercent ainsi une sorte de dissuasion, en amenant les journalistes à des pratiques d'auto censure. Et ces derniers consentent à ne pas déranger l'ordre, l'establishment pour ne pas subir l'exclusion sociale.

Toutefois, cette attitude pose de vraies questions : Faut-il subir l'information religieuse ou chercher à l'enrichir pour qu'elle soit digeste ?

Comment éviter d'être des porteurs de micros, autrement dit des absorbants passifs ? Cela est d'autant plus important que les « Gamou » sont souvent des lieux de politique politicienne où l'on se rend la politesse devant les caméras de la télévision. Comment alors rendre cette information plus utile à la société ?

Néanmoins, il arrive que des journalistes se libèrent des chaînes dans le traitement de l'évènement ou de l'information religieuse. On peut citer quelques exemples : l'affaire Khadim Boussou, des Bay Fall de Modou Kara Mbacké à Darou Mousty, l'affaire Jean-Paul Dias, Béthio Thioune "Thiant », Ranch de Doli, Khelcom.

La presse a mis en avant le professionnalisme, en prenant souvent des positions trop osées qui ont créé à certains confrères beaucoup d'ennuis. Journalistes tabassés, maisons incendiées, menaces et autres brimades.

Existe-t-il un Discours radical religieux dans les médias Sénégalais ?

Mais peut-on réellement parler de discours radical dans les médias Sénégalais ? S'il existe, c'est sous l'angle purement culturel qu'il faut l'appréhender, c'est-à-dire sous l'opposition culture musulmane et culture dite occidentale. Cela transparaît dans les prêches des prédicateurs surtout quand ils lisent les faits sociaux sous l'angle d'un islam pur et dur. On peut alors soupçonner le discours radical d'inscrire l'individu dans une filiation sacrée. Il tente d'effacer toutes les histoires en se ressourçant directement au temps de la révélation. Le discours radical fabrique des frontières strictes pour séparer les uns des autres par l'intermédiaire de la religion. C'est pourquoi il attire ceux qui n'ont pas de lien à un territoire.

Des sujets comme les rapports entre homme et femme, le port vestimentaire, sont plus ou moins lus à l'aune de cet islam radical. L'épisode « Guddi Town, Yengël down) avec une « actrice » du nom de Ndèye Guèye, a retenu l'attention des prêcheurs qui ont présenté cette « danse bien particulière », pour ne pas dire, obscène, comme un complot, une agression contre les valeurs prônées par l'islam.

L'affaire qui n'a pas non plus manqué d'intéresser nos prêcheurs, c'est bien celle relative au mariage homosexuel. Une première au Sénégal. L'Ong Jamra donne déjà le ton dans un communiqué repris par les médias où il demande aux imams d'évoquer cette question dans leurs prêches. Il parle de « *contre-valeurs que tente de nous imposer une minorité de complexés, victimes d'une dangereuse acculturation* ». L'opposition culture musulmane et culture occidentale transparaît dans ce procès contre les homosexuels. En dehors de ses aspects culturels et sociaux, ce discours radical prend les contours d'un discours politique qui s'appuie sur les réalités de la politique internationale ou de la géopolitique. Ainsi, certains prédicateurs ne condamnent pas les actes terroristes, ils essaient de les justifier. Et cette justification peut cacher un sentiment de proximité avec les tenants de cet islam radical.

Il faut dire que les tenants des discours radicaux lors des sermons de vendredi dans les mosquées (ex Imam Kanté de la mosquée de l'Université CH. A Diop) ont leurs pendants dans les médias. C'est un discours porté par les Réformistes. Les prêcheurs qui ont fait leurs études dans les pays du golfe et ceux qui ont étudié dans le Maghreb arabe, n'ont pas le même style. Les premiers sont plus radicaux que les seconds. Pour parler comme Daniel Sibony (16), dans un entretien accordé à Israel Magazine, « *l'islam est traversé par deux ondes : l'onde radicale et l'onde conviviale, et ces deux ondes émettent en même temps. Quelque fois, il faut que le radical s'exprime pour qu'autre*

chose puisse s'exprimer. Parfois, il y a un mal qui tourne bien, et parfois aussi un bien qui tourne mal... Ces dynamiques ne sont pas cartésiennes, mais elles ont leur rationalité, qui n'est pas toujours celle de la raison plate, au niveau du bon sens ».

Discours religieux : le souci de l'équilibre social

Certes, les médias sénégalais sont comme tous les autres médias, friands de choses extraordinaires. Et souvent les actes de violence ou de conflit sont perçus comme plus vendeurs que les actes de paix. Mais il existe un certain oecuménisme dans les médias Sénégalais. En tout cas, ni la presse écrite, ni la radio, ni la télévision, quelles que soient leurs appartenances, ne font obstruction à une communauté religieuse contre une autre. Ils sont ouverts aux différentes religions. La composition sociologique du Sénégal est le meilleur élément de liaison entre les religions. En attestent ces familles écartelées entre deux religions. Ce qui sauve le Sénégal, chaque religion sait qu'en attaquant l'autre, attaque aussi les membres d'une communauté qui a préexisté à ces religions et qui existe en englobant et en gérant les différences religieuses.

En dehors des écoles d'inspiration récente et étrangère qui prêchent un certain radicalisme, le substrat sur lequel repose les religions ou l'Islam au Sénégal, est un substrat sociologique plutôt apaisé qui a su absorber le choc des conflits pour faire remonter en surface les consensus des communautés antérieures à ces religions là. C'est le dialogue islamo-chrétien avant la lettre. C'est ce soucis d'équilibre social qui a fait dire à Mme Aminata Faye Kassé (16) que « *la majorité musulmane ne doit pas toujours l'emporter, les chrétiens, ainsi que les autres minorités religieuses sont aussi concernées par le discours religieux, car la pratique démocratique implique leur prise en charge* ».

Le Sénégal a un islam confrérique et la référence n'est pas tellement le Coran ou les Hadiht du Prophète, mais le guide religieux. Et Dieu sait qu'ils sont nombreux dans ce pays, chacun se croyant le centre du monde. Les nombreuses fêtes de Korité et de Tabaski ne sont que l'expression d'une concurrence entre familles maraboutiques. Certes, à l'occasion du récent décès du khalife général des Mourides, Serigne Saliou Mbacké, l'on a bien tenté de faire de celui-ci une sorte de trait d'union, en envoyant tous azimuts des délégations des autres familles religieuses présenter des condoléances, mais cette regrettable disparition du saint homme est restée avant et après tout une affaire des Mourides.

La rumeur sur le faux décès du khalife général des Tidianes, Serigne Mansour Sy a suivi la même tendance. Grâce à l'aide de certains médias (essentiellement des radios), un démenti formel a fini par être apporté alors que tout le monde cherchait à vérifier l'information. Le sujet est bien sûr tellement sensible que nul ne peut, malgré le goût élevé des médias de scoop, prendre le risque d'annoncer une fausse info...

En effet, les musulmans et les catholiques ont des émissions à la radio et à la télévision. Même les télévisions privées qui viennent de naître, en l'occurrence RDV, se soucient de cet équilibre des religions. Au même titre que les « Gamou », « Maouloud », le

pèlerinage marial de Pompéguine est largement couvert par les médias, avec des retransmissions en direct de l'homélie des prêtres ou des évêques.

La presse l'a démontré avec l'intronisation de l'archevêque Théodore Andrien Sarr rang de cardinal. Les médias l'ont accompagné à Rome et ils l'ont accueilli à l'aéroport à son retour, en retransmettant en direct la procession des fidèles et parmi eux de nombreux musulmans, jusqu'à la cathédrale.

Les mêmes médias se sont émus lorsqu'une lettre anonyme a été adressée à l'archevêque, le menaçant de mort. C'est aussi cette même presse qui a refusé de tomber dans le piège de Jean-Paul Dias qui, dans ses déboires avec le pouvoir, a voulu utilisé la religion catholique comme bouclier : « *Je suis un prisonnier politique catholique* », avait-il lancé à la presse. Certains confrères n'ont pas hésité à prendre leur plume pour dénoncer cette « manipulation malsaine ». Eux n'ont pas fait comme les journalistes de Radio Mille Collines qui, le 6 avril 1994, à Kigali, avaient poussé au génocide Rwandais : « *Chers auditeurs, mesdames et messieurs : ouvrez grand vos yeux. Ceux d'entre vous qui vivez le long des routes, sautez sur ceux qui ont de longs nez, qui sont grands et minces et qui veulent vous dominez... Exterminez les cafards... Coupez les pieds des enfants pour qu'ils marchent toute leur vie sur les genoux... Tuez les filles pour qu'ils n'y ait pas de générations futures... Les fosses communes ne sont pas encore pleines...* ». Cette station a cessé d'émettre depuis juillet 1994. Mais avant ces « exploits de sinistre mémoire », pour parler comme , Valentin Mbougueng (17), Président de la Ligue internationale des journalistes pour l'Afrique, ont fait un million de mort en cent jours.

Et comme l'a dit le confrère cité (Allocution d'ouverture du Colloque international sur le thème « Médias et tolérance religieuse et ethnique », Tunis, 2 mai 2007), « *le moment est venu, nous semble-il, d'appeler les hommes et femmes de tous les médias, du Nord comme du Sud, à se libérer de tout tutelle partisane, idéologique, commerciale, ethnique ou religieuse, pour faire des médias des vecteurs de tolérance, plutôt que des acteurs des conflits. Si l'actualité montre, chaque jour, combien est grand, dans le public, l'impact des messages d'intolérances véhiculés par les médias, il nous appartient désormais, de montrer comment il est possible de transformer l'énorme potentiel des médias en dynamique de paix et de tolérance* ». Il s'interroge : « *Sommes-nous des journalistes ou des guerriers ? Sommes-nous des radios de la mort ou des radios de la vie ? Des télévisions de la peur ou des télévision de l'espoir ? Des hommes et femmes de plumes ou de micros, ou des porteurs de machettes ? Quel type de presse devons-nous privilégier ; les médias voyeurs qui se délectent de filmer les corps mutilés pour asseoir la légitimité des idéologies racistes et offrir un peu d'exotisme macabre à leurs publics ?* », avant d'ajouter : « *Nous pouvons arrêter cette spirale du fanatisme, du racisme, de la xénophobie, de l'ethnisme qui fournissent le ciment idéologique sur lequel se construisent les murs de méfiance et se déclenchent les conflits qui ensanglantent encore le continent africain et le Moyen orient* ».

Pour que règne la paix et que se perpétue la coexistence pacifique entre les confréries (et les religions de façon plus générale), l'Etat doit jouer le rôle « d'arbitre », en mettant en avant son caractère laïc et soucieux de paix entre populations. Toutes les religions

doivent être traitées sur un pied d'égalité et les médias doivent servir de réceptacle à leurs discours.

Aussi, le président de la République, qui est un citoyen comme les autres, a le droit d'avoir des convictions. Mais s'il se vautre devant un homme, quel qu'il soit, qu'il le fasse dans un cadre strictement privé et en l'absence des médias comme la télévision publique...

Qu'il s'efforce aussi de traiter toutes les familles religieuses sur un pied d'égalité, pour éviter les frustrations de certaines, comme celle de Mbeuleukhé, dont le *gamou* a été boycotté par le gouvernement et même l'administration (gouverneur, préfet, sous-préfet).

La Culture de la paix

Les interventions de religieux pour promouvoir la paix et le dialogue, développer la citoyenneté, relayées par les médias, sont rares. Elles ne s'inscrivent pas dans une permanence, mais sont ponctuelles. C'est pourtant au cours de ces colloques, comme celui qui nous réunit aujourd'hui, conférences, séminaires animés par des imams, juristes, islamologues, évêques, pasteurs, sommités religieuses, universitaires musulmans et chrétiens que des échanges se font sur les questions d'ordre politique, économique, culturel, sociétal, donc intéressant, le croyant et citoyen. La culture de la paix, l'appel au dialogue y sont célébrés. L'exploitation des actes de ces travaux dans les médias peut pourtant aider à ouvrir des espaces de confiance, des perspectives dans le combat citoyen. Pourquoi les médias, surtout ceux du service public ne peuvent-ils pas se saisir de ces discours religieux dits dans des foras civiles pour aider à la culture de la paix, de la tolérance, du dialogue pour raffermir la conscience civique ? Il faut regretter que les conclusions de leurs travaux ne trouvent pas l'écho, n'aient pas une plus grande visibilité dans les médias. Des groupes religieux musulmans et chrétiens tiennent également des discours religieux modérés, invitant au dialogue, à la paix, mais ne sont pas audibles dans les radios de la place. La seule concession (moyennant finances) qui leur est faite, est la diffusion de leurs communiqués annonçant la tenue des Assemblées de Dieu ou des rencontres islamiques. Ils sont frappés d'ostracisme. Le silence radio sur leurs discours ne peut-il pas les amener à s'exprimer bruyamment par d'autres canaux nationaux ou internationaux et à se positionner de manière violente contre cet enfermement de leurs visions ?

. L'attribution de fréquences radios (en attendant la télévision) sur la bande Fm à des membres de confréries va t-elle dans le sens d'un bon cadrage du discours religieux ? Rien n'est moins sûr. L'apologétique y tenant lieu de discours, la norme de conduite obéit aux canons de la confrérie. Le ton est rarement modéré. L'appel à la fraternité a peu de chance d'être entendu dès lors que la logique d'exclusion est présente. Il est à craindre que ces radios cultivent davantage le communautarisme et créent des fractures sociales dans le pays. L'Etat ne semble pas avoir mesuré l'impact négatif que peuvent avoir ces stations dans le commun vouloir de vie commune qui fonde l'appartenance à une nation.

L'islam dans sa dimension confrérique vécu par la grande majorité des Sénégalais, éloigne ses fidèles de la tentation terroriste. Voilà pourquoi les successeurs des fondateurs des différentes confréries, leurs « Moukhadams » et « Cheikhs » doivent s'évertuer dans leurs discours, recommandations, relayés par les médias à entretenir cette flamme d'un islam qui ne doit jamais s'écarter des fondements de ce que Rajah Garaudy appelle « l'islam matinal », en fait l'islam éternel, religion de paix, de tolérance, de fraternité.

Conclusion

Le discours religieux dans les médias pose la question de la responsabilité de ces derniers. Ils doivent prendre conscience de l'étendue des dégâts de reportages à fortes doses de sensation. Il n'est pas éthiquement acceptable de relayer le discours de la haine, de l'intolérance et surtout de l'amplifier sous le prétexte fallacieux du droit du public à l'information. Certes, les médias sont confrontés à la tâche complexe d'établir un juste équilibre entre leur devoir d'informer le public et le danger de devenir des instruments aux mains de radicaux ou fondamentalistes. Les journalistes doivent faire des choix difficiles faisant appel à leur conscience pour ne pas faillir à la décence et au respect de la dignité humaine ou de celle des victimes d'une intolérance religieuse, tout en satisfaisant aux exigences de la compétition induite par le marché des médias. Les médias peuvent arrêter la spirale de la violence, du racisme, xénophobie, de l'intolérance. Allez, au travail !

Références bibliographiques

1- Créa et Université du Québec à Montréal, dans son texte, « *Le terrorisme entre guerre et crime ou de l'empire* », parut dans l'ouvrage commun, (**Enjeux philosophiques de la Guerre, de la paix et du terrorisme**, ed Les presses de l'Université de Laval, 2003)

2- Opcit

3- Article : « Violences instrumentale et violence mimétique : l'estimation des effets politiques des actes terroristes », tiré de l'ouvrage : **Enjeux philosophiques de la Guerre, de la paix et du terrorisme**, ed Les presses de l'Université de Laval, 2003.

4- membre du Conseil du culte musulman en France,

5- Pr Souleymane Bachir Diagne, philosophe, Interview Sud Quotidien, juillet 2007.

- 6-: « Le choc des civilisations : hypothèses, transformations géopolitiques et alternatives », communication développée lors du Colloque international au siège de Maghreb Agence press (Map)
- 7- philosophe, journaliste, actuel Directeur général de la radio Océan FM
- 8- Olfa Lamloum, « Al-Jazira, le miroir rebelle et ambigu du monde arabe »,
- 9- Claude Moisy, Communication : Al Jazira, un nouvel ordre mondial de l'information
- 10- Jean-Pierre Dupuy, « Anatomie du 11 septembre 2001, violence, religion et éthique »
- 11-Opcit
- 12- Oriana Fallaci, Le Nouvel Observateur, n° 179, du 15 au 21 octobre 1979.
- 13- Mme Aminata Faye Kassé, **communication faite lors du séminaire du CNRA, à Ngor Diarama**
- 14, Entretien avec Mame Less Camara
- 15, Entretien avec Mame Less Camara
- 16- Daniel Sibony, dans un entretien accordé à Israel Magazin
- 17, Mme Faye Kassé, Opcit
- 18, Valentin Mbougoueng, Président de la Ligue internationale des journalistes pour l'Afrique, dans son Allocution d'ouverture du Colloque international sur le thème « Médias et tolérance religieuse et ethnique », Tunis, 2 mai 2007.